

Une
question



La chronique
de l'abbé Lafargue

Dieu peut-il «rappeler» à lui?

Les faire-part de deuil sont hélas nombreux dans nos journaux en ce temps de pandémie. Pourtant, une formulation tend à en disparaître et l'on ne peut que s'en réjouir: la phrase «Dieu a rappelé à lui...» ou pire encore: «Il a plu au Seigneur de rappeler à lui...».

Hérésie absolue. Cela signifierait que Dieu, dans un élan de sadisme, veut tuer des personnes et les rappeler à lui. Cela ne tient pas. «Dieu a rappelé à lui» signifierait aussi que Dieu est l'auteur de la mort de quelqu'un. Cela tient encore moins. Dieu est la vie. Il ne peut donc pas être à la fois la vie et son absence – qu'est la mort. Mais si la personne souffre le martyre, sa mort est un bienfait, non?

La mort en tant que passage vers la vie éternelle, dénuée de toute souffrance, peut apparaître, à vues humaines, comme un moindre mal dans certains cas. Mais elle reste la mort. C'est la suppression de la souffrance qu'il nous faut demander, pas la mort. On ne soigne pas un doigt qui saigne en le coupant! Or Dieu ne veut pas la mort et ne saurait s'en réjouir: «Je ne prends plaisir à la mort de personne!», dit-il au livre du prophète Ezékiel (chapitre 18, verset 32).

Que l'on change de toute urgence ces formulations d'un autre temps en imaginant la joie que Dieu a d'accueillir quelqu'un dans sa lumière pour que cette personne «passe son ciel à faire du bien sur la terre», comme le prévoyait si joliment sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. ■

Vincent Lafargue

ÉCHOS DE LA BIBLE



Des attentats indéfendables

Nice, Lyon, Vienne ou plus loin de chez nous le Nigéria, la Syrie, l'Irak... Cinq ans après l'horreur du Bataclan, ces résurgences de terreur exposent au monde entier les plaies suppurantes de fractures sociales négligées et démasquent l'insalubrité de certaines formes du langage de rue.

Un soldat monte la garde devant la cathédrale Saint-Etienne de Vienne après l'attaque terroriste islamiste du 2 novembre qui a fait quatre morts dans la capitale autrichienne.

Dieu, qu'il est difficile de vivre ensemble! Tant s'imaginent qu'il en va de leur intégrité de défendre l'entre-soi. Tant redoutent les idées ou la foi des autres comme des intrusions pernicieuses. Tant se convainquent que seule leur vision du monde sauvera le monde. Entre l'intolérance religieuse et l'allergie épidermique aux religions se dressent des barricades de susceptibilité au pied desquelles fleurissent la méfiance, le mépris et la haine. Les horreurs perpétrées prennent racine dans le même terreau que toutes les formes d'intransigeance.

Ceux qui chantent avec fierté et assurance «nous d'abord, tous comme nous, tous pour nous»; ceux qui scandent qu'aucune concession ne peut être faite sur les représentations du sacré; et ceux qui oublient que le choix de se taire peut aussi faire partie de la liberté d'expression: tous tis-

sent la même toile d'un obscène dialogue de sourds.

Dans la Bible, un fait divers relaté par l'auteur anonyme du livre des Juges apporte un éclairage inattendu, plein de sagesse et d'humour, sur la prise en otage de Dieu lorsqu'il s'agit de lui faire justice, sur le mal-fondé de la vengeance et sur l'impudeur à attiser les différends (livre des Juges, chapitre 6).

QUAND RÈGNE LA CONFUSION

L'histoire remonte aux temps obscurs d'après l'Exode, avant que certains rois ne marquent de leur empreinte bénie l'histoire du peuple d'Israël et que d'autres ne la souillent d'insolences. C'était l'époque adolescente d'un peuple minoritaire en voie de constitution, en quête de Dieu, de reconnaissance et de territoires. Les tribus étriquées aspirent déjà à devenir royaume, mais pataugent encore